

---

H-France Review Vol. 24 (January 2024), No. 1

Kim Gladu, Huguette Krief, et Marc André Bernier, dir., *La Vertu féminine, de la cour de Sceaux à la guillotine*. Paris: Classiques Garnier, 2022. 273 pp. €67.00 (hb). ISBN 978-2-406-12583-9; €28.00 (pb). ISBN 978-2-406-12582-2.

Compte rendu par Anne Debrosse, Université de Poitiers.

*La Vertu féminine, de la cour de Sceaux à la guillotine*, est un recueil de douze articles précédés d'une brève introduction (« Préliminaires », p. 9-17) et d'une conclusion assez nourrie (« Postface », p. 249-258). Il est issu d'un colloque éponyme qui s'est tenu à Oxford en juillet 2019. L'ordre des communications a été repensé et l'une d'elles ne fait pas partie du volume des actes.

Le recueil offre des appuis utiles – un index et les résumés des articles – et est de manipulation aisée. Si le corpus étudié est essentiellement français, on apprécie les ouvertures vers l'aire culturelle anglaise : son influence est soulignée en introduction comme dans plusieurs articles, et l'on sait l'importance du rayonnement intellectuel anglais croissant à cette époque en Europe. Le livre offre des perspectives monographiques et plurielles ou englobantes à la fois, ce qui rend justice à la variété des corpus tout en offrant des sondages précis. Le corpus balayé comporte des écrits de femmes autant que d'hommes, ce qui témoigne d'un souci très estimable de ne pas limiter les définitions et les explorations de la vertu féminine aux seuls discours et actes masculins. Cela fait ressortir les convergences mais aussi les divergences entre les conceptions portées majoritairement par les hommes et celles qui proviennent principalement de femmes. Sans surprise, ces dernières ont tendance à promouvoir un idéal de vertu qui ne se cantonne pas à la chasteté, contrairement à ce que font volontiers les hommes, même si des exceptions existent et que les lignes de partages peuvent être mouvantes.

Le recueil se penche sur des textes très connus (*l'Encyclopédie*, la *Lettre à d'Alembert*) et d'autres très peu consultés (voir l'article d'Éliane Viennot, accompagné d'une annexe recensant des écrits de femmes révolutionnaires, et celui de Chrystel Bernat sur les huguenotes), ainsi que sur des ouvrages et des destinées qui eurent leur moment de célébrité mais qui sont bien oubliés aujourd'hui (les romans gothiques en français explorés par Fanny Lacôte ou encore l'affaire Lescombat, par Thomas Wynn), ce qui rend justice à l'ampleur du thème, qui innerve l'ensemble de la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Certains articles s'appliquent à un exercice de définition précis de la notion de vertu, comme celui de Chrystel Bernat, dont le corpus émane des sphères du religieux, où la définition de la vertu n'est pas similaire à celle qui se trouve dans les autres articles, qui traitent de corpus laïcs. La plupart s'interrogent sur ce que signifie la vertu pour l'auteur ou l'autrice étudiée ou sur les infléchissements du terme dans leur corpus, ce qui est stimulant aussi et remplit l'objectif du recueil.

Il incombe à l'introduction écrite par Huguette Krief de dégager des définitions de la notion de vertu au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle part astucieusement d'une proposition de Du Châtelet, avant d'en arriver à une définition contemporaine, qui repose sur un état de la recherche très ciblé sur le XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle explique que la notion s'impose alors et en retrace les principales évolutions, sous la forme d'une extension et d'un assouplissement.

Une extension d'une part, puisque la vertu, d'abord exercice solitaire et pieu, assis sur la foi, devient un exercice de bienfaisance à l'égard d'autrui et de soi-même, étant donné qu'elle est dissociée de la religion. Dès lors, son champ lexicologique se fait très vaste, sauf pour ce qui concerne les femmes néanmoins, pour lesquelles il reste très circonscrit à l'équivalence entre vertu et chasteté. Si l'expression « petite vertu » est évoquée (*Les Sultanes nocturnes et ambulantes de la ville de Paris, contre les réverbères ; À la petite vertu*, 1768), on aurait aimé savoir si elle date de cette époque ou si on peut la trouver plus tôt.

Un assouplissement d'autre part, puisque, même si les substrats biblique, paulinien et antiques (aristotéliens en particulier) ne sont pas pour rien dans la répartition genrée des droits et des devoirs et le choix de la soumission comme vertu principale des femmes, ils pèsent moins au XVIII<sup>e</sup> siècle grâce aux théories empiristes ; de plus, c'est le même substrat biblique qui assure l'excellence d'Eve, née de la chair d'Adam, qui n'est issu que de la boue.

Parallèlement, il y a cependant une résistance et la reprise de discours sexistes anciens « dès lors qu'il est question de sauvegarder la vertu de soumission des femmes » (p. 13) : les lieux communs sur les femmes – faibles, avec un penchant pour la tromperie – pullulent toujours. La vertu féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle est toute de douceur, de soumission, de sensibilité et de bienveillance, « magistère des mœurs et maternité » (p. 14), selon un ordre voulu soit par Dieu, soit par un système philosophique et moral universel. Ceci côtoie des discours philogynes énumérant des femmes fortes, empreintes de *virtus* au sens étymologique du terme, proches du principe masculin. Si ce procédé date de Le Moyne, il se revigore à la Révolution, dans laquelle les femmes cherchent à occuper une place nouvelle, désir et ambition contrecarrés par les forces conservatrices, qui ne leur accordent cette place qu'en cas de défaillance du masculin (homme absent, mort, *etc.*). Huguette Krief souligne l'intérêt de s'occuper de la notion de vertu au prisme du féminin : « la vertu féminine est le lieu privilégié des affrontements entre les esprits conservateurs et les défenseurs de la cause des femmes » (p. 16), qui écrivent différemment l'histoire de ces dernières selon ce qu'ils défendent. Pour ce qui est des femmes elles-mêmes, elles accordent une conception morale et politique à la vertu féminine. C'est de fait cette dimension, morale et politique, qui occupe ensuite la plupart des articles du recueil, comme un hommage aux tentatives combattives de ces femmes.

L'ouvrage commence par une section de trois articles reliés par le chapeau « Vertus exemplaires » et par l'apparition du thème commun des femmes de Sparte. Elle s'intéresse aux *exempla* féminins, à travers les œuvres de début de carrière de Leprince de Beaumont, le cas ambivalent des Lacédémoniennes qui se dénudent pour blâmer ou encourager les hommes au combat, et l'exploration d'un nouvel idéal féminin de vertu héroïque tissé à partir du régime de Sparte. On le savait, ces articles le confirment : les *exempla* sont cruciaux dans la définition et la modélisation de la vertu, leur choix est donc capital pour influencer sur les lectrices. Ils peuvent s'incarner dans de nouvelles formes, à l'ère de l'expansion du journalisme (Leprince de Beaumont). En outre, ils ont la plasticité nécessaire pour correspondre au but escompté : les Lacédémoniennes passent ainsi pour le comble de la vertu (donc de la pudicité) ou de la légèreté de mœurs selon qu'il s'agit

de souligner la vertu ou le plaisir. Pour Helvétius (article de Bénédicte Prot), la question de la vertu se pose même en d'autres termes : le service de la patrie justifie d'exploiter et de soumettre les corps féminins, encouragés à l'impudicité par la loi elle-même, aux pulsions érotiques masculines.

Le deuxième volet, « Vertu et énergie », comporte également trois articles. Le premier s'intéresse à des questions nécessaires sur l'opposition entre catholiques et protestants au sujet de la notion de vertu ; le second et le troisième se penchent plus particulièrement sur la Révolution française, l'un sur la conception de la vertu selon Manon Roland, et l'autre sur l'héroïsme et la vertu des femmes révolutionnaires d'après leurs pétitions, adresses, brochures et ouvrages. On s'aperçoit que les femmes sortent très volontiers de l'équivalence posée entre chasteté et vertu féminine, au profit d'une conception active – ou « virile » – de la vertu, qu'elles peuvent avoir des difficultés à concilier avec l'esprit mâle (selon les conceptions du temps) qu'elles réclament. L'article sur Manon Roland permet de bien le comprendre, puisqu'il retrace ses aspirations presque inconciliables entre performance de bonne épouse et mère et désirs de grandeur héroïque dans la tourmente révolutionnaire. Les cas extrêmes – les moments de guerre civile – rendent possibles des aspirations, notamment guerrières et publiques, que les périodes plus calmes ne permettent pas. Les modèles spartiate et romain sont alors volontiers brandis pour justifier ce qui pouvait se considérer comme un empiètement sur des territoires et des vertus masculins.

« Vertus et désirs », la troisième partie, expose des stratégies littéraires de femmes qui permettent de promouvoir une certaine compréhension de la vertu, à la fois en discussion et en contestation avec la conception majoritaire, afin de sortir de l'équivalence étroite et exclusive qui leur est laissée entre vertu et chasteté. La littérature est en effet l'un des vecteurs préférés des femmes, peu à peu totalement exclues de la sphère politique voire publique, pour exposer leur propre idée de la vertu. Au début du siècle, si le courant libertin s'impose de plus en plus, Marie-Louise-Charlotte de Fontaines, dans *L'Histoire de la comtesse de Savoie* (1726), préfère proposer la contenance comme vertu principale d'une grande dame. Elle s'ancre ainsi dans l'héritage galant et précieux, qui met en scène les combats entre la passion et la constance, et l'héritage aristocratique, qui veut qu'une grande dame qui ne peut se retirer du monde y tienne son rôle par souci de sa gloire, plus valorisée que la chasteté ou la modestie. Au milieu du siècle, la Muse limonadière, roturière en quête de reconnaissance littéraire, s'inspire également de la galanterie pour sortir de l'équivalence faite entre la femme autrice et la femme publique. Si elle se défend de toute entorse à la chasteté, elle laisse ses admirateurs exprimer des vers lestes, ce qui produit un double jeu entre la vertu et le libertinage. À la fin du siècle, une partie de la production romanesque gothique, dont les racines sont à trouver dans les courants radicaux anglais et non pas dans la proluxe production conservatrice, joue sur la représentation de l'oppression (en particulier la jeune femme en détresse) afin de commenter les inégalités sociales. Mary Wollstonecraft estime que la chasteté et la modestie sont de « fausses vertus », car la véritable vertu est consciente et réfléchie. Dans son roman inachevé traduit en français en 1798, *Maria ou le malheur d'être femme*, elle propose même de contrebalancer les vertus naturelles féminines (bienveillance et sentiments) par des qualités presque masculines, grâce à l'éducation qui permet d'acquérir la faculté de raisonner. La vertu n'est plus la chasteté mais la résistance à la tyrannie, le courage de se battre contre l'injustice, qui imprègne les institutions.

La quatrième et dernière partie, « Vertus et vices », accorde la part belle à Rousseau et son émule Bernardin de Saint-Pierre (les deux premiers articles). Rousseau postule dans *l'Émile* la différence et la complémentarité des sexes et que l'homme doit être éduqué selon la nature, mais pas les femmes, qui au contraire doivent être dénaturées, car elles doivent paraître aux yeux de l'opinion. Elles sont inférieures dans la société mais supérieures axiologiquement, elles permettent aux

hommes de redevenir naturels. Il pense par ailleurs que la faute permet la vertu : si on ne peut la commettre, comment pourrions-nous faire preuve de vertu en l'évitant par choix ? C'est pourquoi il a une tendresse particulière pour les fautives. La pensée rousseauiste, novatrice, a ensuite été édulcorée et sclérosée. Le *Discours sur l'Éducation des femmes* (1777) de Bernardin de Saint-Pierre en suit les grandes lignes, tout en apportant sa touche : la complémentarité des sexes trouve son expression la plus aboutie dans le couple, qui est supérieur à l'individu. L'harmonie conjugale, qui se place juste en-dessous de l'harmonie céleste à ses yeux, permet à la femme d'enseigner la vertu à l'homme. Son enseignement tient non pas dans les raisonnements mais dans la pratique et dans l'exemplarité. C'est pourquoi l'enseignement doit être mixte, contrairement à ce que veut Rousseau. La dernière contribution s'intéresse à l'affaire Lescombat, qui permet d'explorer les ressemblances entre le vice et la vertu. Lescombat, dont l'amant tue le mari, incarne soit les dangers de la sexualité féminine, soit la grandeur d'âme d'une femme qui subissait les caprices et vices de son époux. Son évocation ne permet pas la mise en valeur des vertus de tempérance ou d'humilité, mais de constance. Cependant, la transformation du personnage en modèle de fermeté sert en réalité à rétablir l'ordre public : le courage, vertu masculine, permet de déssexualiser Lescombat.

La conclusion propose une lecture réfléchie de ces différentes contributions.

L'équivalence entre vertu et chasteté est régulièrement mise à mal dans les corpus présentés par le collectif. Cela ne veut pas dire qu'elle n'était que de façade, mais permet de relativiser son emprise et son hégémonie sur les imaginaires. Le recueil a le mérite de remettre de la complexité dans le tableau général que l'on se fait de la vertu féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle, et de mettre l'accent à plusieurs reprises sur la question de l'éducation des femmes.

Quelques points restent obscurs après lecture de l'introduction et de la conclusion. Ainsi, les bornes temporelles ne sont pas explicitées. Si l'on peut comprendre pourquoi la Révolution française est un *terminus ante quem*, on peut se demander pourquoi choisir « la cour de Sceaux » comme *terminus post quem* (pourquoi pas 1700 ou le début du XVIII<sup>e</sup> siècle ?). Seul l'article d'Huguette Krief s'attache à cette matière plus tard dans le volume. La postface parle plus largement des Lumières (« Les Lumières au prisme de la vertu féminine »). Les directeurs et directrices du volumes ont-ils voulu éviter le terme englobant de « Lumières », mais alors pourquoi ? D'autant plus que la postface postule que l'un des grands intérêts du volume est de contribuer à répondre à la fameuse question « Qu'est-ce que les Lumières ? ». On regrette d'ailleurs un certain manque de profondeur historique, malgré l'évocation de la Bible et des Anciens : le XVIII<sup>e</sup> siècle naît du XVII<sup>e</sup> (qu'on nous pardonne cette tautologie), or ce dernier constitue un angle aveugle de l'ouvrage. Cependant, l'introduction et la conclusion souhaitent à l'évidence éviter de répéter ce que l'on trouve ailleurs. Il n'en reste pas moins que le volume apporte une contribution riche, variée et intéressante à la question de la vertu féminine, et plus largement de la vertu, au début de l'époque contemporaine.

## LISTE DES ESSAIS

Huguette Krief : « Préliminaires La question de la vertu féminine et ses enjeux »

Jeanne Chiron : « Équivoques de la vertu féminine Entre apologie du sexe et éducation chrétienne, la galerie des femmes illustres de Leprince de Beaumont »

Bénédicte Prot : « Sans autre voile que leur vertu » Les Lacédémoniennes vues par le xviii<sup>e</sup> siècle »

Marc André Bernier : « Sparte et l'invention d'un nouvel idéal féminin de vertu héroïque »

Chrystel Bernat : « La vertu féminine, un enjeu moral de l'insoumission protestante à la catholicisation ? Principes, paradoxes et transgressions dans les rangs réformés à l'époque moderne »

Marie-Laure Girou Swiderski : « Du mariage à la guillotine Manon Roland entre héroïsme et vertu »

Éliane Viennot : « Héroïsme et vertu des femmes révolutionnaires d'après leurs pétitions, adresses, brochures et ouvrages (1789-1794) »

Huguette Krief : « La constance féminine à la cour de Sceaux, ou l'*Histoire de la comtesse de Savoie* (1726) de M<sup>me</sup> de Fontaines »

Kim Gladu : « « [L]a gaze est extrêmement de mon goût » Vertu et poésie galante chez la Muse limonadière »

Fanny Lacôte : « « La vertu froissée par l'injustice » Redéfinition du féminin dans les romans gothiques de la Première République »

Geneviève Goubier : « Rousseau et la vertu des femmes Du paradoxe à la *doxa* »

Marco Menin : « Éducation et vertu féminine dans le *Discours sur l'Éducation des femmes* (1777) de Bernardin de Saint-Pierre »

Thomas Wynn : « « Les vertus les plus hautes, les fautes les plus graves » L'affaire Lescombat »  
Marc André Bernier : « Postface. Les Lumières au prisme de la vertu féminine »

Anne Debrosse  
Université de Poitiers  
anne.debrosse@univ-poitiers.fr

Copyright © 2024 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172